

Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux *composites*

Situations of Communication in Research Practice: From Field to Composites

Joëlle Le Marec



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/831>

DOI : 10.4000/edc.831

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université Lille-3

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 15-40

ISBN : 2-9514961-3-3

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Joëlle Le Marec, « Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux *composites* », *Études de communication* [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 31 mars 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edc/831> ; DOI : 10.4000/edc.831

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux *composites*

Situations of Communication in Research Practice: From Field to Composites

Joëlle Le Marec

Ce texte est issu d'un travail que j'ai largement développé dans un mémoire d'habilitation à diriger des recherches soutenu en mars 2002 à l'Université de Paris 7 et intitulé : « *Ce que le terrain fait aux concepts : publics, représentations, usages – vers une théorie des composites* ».

- 1 En sciences de la communication, les pratiques de communication sont à la fois le dedans et le dehors de la pratique scientifique. Elles en sont le dedans à double titre : elles sont constituées en objet et constituent des techniques permettant d'étudier ces objets. Elles en sont le dehors car elles remplissent le quotidien de la circulation des savoirs communs sans aucun besoin ni souci de la référence à la scientificité : la communication est tout à la fois l'objet, la méthode, et l'extérieur de la méthode, le monde de sens commun contre lequel elle se pose. Il n'y a là rien de bien nouveau par rapport à la manière dont les démarches empiriques en sciences humaines ont formulé à leur manière le paradoxe de l'observateur et qualifié la nature du savoir qu'elles produisaient et qu'on peut rappeler très brièvement : il est impossible de purifier la connaissance en sciences humaines de son implication sociale directe dans les savoirs contre lesquels elle se construit, impossible de référer les connaissances en sciences humaines à un ordre de réalité, un mode d'existence, qui serait externe aux savoirs sociaux. La « volonté de faire science » conduit nécessairement le chercheur à tenter de discriminer des communications selon qu'elles sont des objets et des techniques existant dans la sphère scientifique, ou bien des pratiques vécues en continu par chacun de nous dans des contextes indifférents à l'existence de cette sphère scientifique – même si par ailleurs, on ne « croit » pas en cette

possibilité d'installer la coupure épistémologique dans les communications. Mais il y a en sciences de la communication une radicalisation de ce dilemme : c'est au jour le jour que la communication y est à la fois objet, méthode et toile de fond ordinaire. Cette situation rend par exemple intenable le recours à la notion de biais pour tenter de dissocier dans l'enquête ce qui relève de la situation de communication sociale et ce qui relève de l'instrumentalisation de cette situation à des fins de recueil de matériau sur les communications sociales.

- 2 Or, on peut réfléchir à ce problème autrement qu'en essayant de surmonter les difficultés éprouvées sur le plan logique dans sa formulation même : en approfondissant une autre question qui ne porte pas sur le problème proprement dit, mais sur son mode de résolution, inaperçu et informulé.
- 3 Comment se fait-il que les communications soient éprouvées dans la pratique quotidienne des chercheurs conscients des difficultés sans que cela ne leur pose de problème insurmontable ? Comment pouvons-nous tenter d'explicitier ce rapport à la pratique qui constitue par lui-même un mode de résolution implicite ? C'est dans cette perspective inversée, que nous nous situerons pour tenter de penser le rapport entre les situations de communications et la méthode. De ce fait, intégrer les pratiques de communication à la réflexion sur la méthode nécessite de renverser la perspective usuelle qui consiste à tenter de résoudre les problèmes, démasquer des biais, dénoncer les contradictions. Ce que nous proposons de soumettre à la réflexion à propos des pratiques de communication des chercheurs est moins le fait qu'il y ait un « problème » dans l'articulation implicite entre le sens commun et les procédures normées, que le constat que cette articulation est déjà résolue dans la pratique sans qu'on prête attention à son mode de résolution, et qu'elle est ensuite occultée ou dénoncée.
- 4 Il faut absolument préciser d'emblée qu'il ne s'agit pas de promouvoir une approche compréhensive et détendue au service d'un type de savoir social qui ne prétendrait à aucune singularité, contre toute espèce de prétention à l'objectivation¹. Car pour prétendre faire le métier de chercheur, il faut bien se soutenir d'un désir de scientificité collectivement assumé à un moment donné, ce qui implique d'une manière ou d'une autre la volonté d'instaurer une coupure épistémologique, quels que soient les aménagements très nombreux dont a bénéficié la notion en sciences humaines.
- 5 Ce désir de scientificité est jusqu'à nouvel ordre assumé par un grand nombre de chercheurs en communication et nous avons donc intérêt à prendre en charge nous-mêmes une réflexion méthodologique sur nos pratiques de communication, qui entrent largement dans la part implicite de la démarche empirique en recherche. Cependant, faire entrer dans le champ de la méthode les pratiques de communication mobilisées par la recherche, ne consiste en aucun cas à instrumentaliser ces pratiques de communication pour les transformer en nouvelles techniques (d'enquête, de conduite de la recherche, d'interprétation). Il s'agit en revanche de rendre explicites et discutables collectivement certaines de ces pratiques de communication, dans la mesure où elles font partie de l'activité scientifique. Dans cette perspective, c'est la méthode qui intègre de la communication, et non les communications qui sont convertibles en techniques². Les résultats concrets, en terme d'effets sur la recherche, sont dans mon propre cas une redéfinition des notions qui regroupent et pré-conceptualisent des phénomènes liés à la circulation des savoirs et au fonctionnement des médias, sur lesquels portent mes enquêtes : le public, les usages, les représentations.

Empirisme ou empiricisme ?

- 6 Le problème de l'empirisme est double, il comporte un volet général, transversal à l'ensemble des sciences sociales, et un volet qui me semble spécifique des phénomènes tels qu'ils sont étudiés dans le champ des sciences de la communication à partir du style de questions qui y sont posées.
- 7 La formulation du volet général du problème pourrait être la suivante : quel type de savoir peut-on construire à partir de méthodes d'enquêtes lorsque l'on sait que celles-ci ne fournissent aucun accès à des réalités sociales brutes, mais uniquement à des phénomènes entièrement préinterprétés selon des catégories qui sont constitutives de l'objet même de la recherche – ces catégories pouvant être des interactions, des normes, des contraintes, des initiatives, des usages. Quéré³ a critiqué sévèrement l'incapacité des démarches empiriques en sciences de la communication à saisir la dimension symbolique de l'échange social, c'est-à-dire « *ce qui en lui échappe à la distinction du sujet et de l'objet et constitue l'essentiel, puisque le rapport social est intersubjectivité* » (Quéré, 1982, p. 17) et à se contenter de développer une vision technique des médiations de la communication.
- 8 Mais il situe volontiers cette question comme une déclinaison du vieil antagonisme entre l'empirisme et l'herméneutique, qui traverse l'ensemble des sciences sociales. L'empirisme apparaît encore, désespérément, comme l'héritage positiviste d'une conception unifiée des sciences sur le modèle des sciences de la nature. La critique adressée à l'empirisme est fondée, sérieuse, mais je préfère la traiter en évitant de convoquer un modèle fondé sur l'opposition entre d'une part une représentation agglomérant empirisme, positivisme, technique, sciences de la nature et d'autre part une représentation agglomérant herméneutique, dimensions symboliques, sciences de l'esprit. Cette opposition reprise à son compte par Quéré qui se situe dans une lignée historique balisée par les références à Dilthey et à l'opposition entre Durkheim et Weber, a le gros inconvénient de mobiliser une conception historique devenue caricaturale des sciences de la nature⁴.
- 9 Par ailleurs, la référence à l'empirisme ne passe pas nécessairement par un rapport entre sciences humaines et sciences de la nature. Après tout, les biologistes ou les astronomes n'ont pas besoin de se positionner sans cesse par rapport aux sciences sociales et humaines pour penser leur démarche.
- 10 On peut parfaitement faire état d'une « tradition » empirique ayant sa propre histoire, et contre laquelle se construit le positivisme comtien, dans un schéma exactement inverse au précédent on peut faire remonter à la fin du XVIII^e siècle une orientation purement empirique de la démarche anthropologique, fascinée par la pluralité des états de société et de culture et par la diversité de l'Autre, à laquelle s'opposera fondamentalement l'orientation théorique, d'inspiration comtienne qui posera la séparation entre « nous » et « eux » comme base permettant d'ordonner la diversité de ces états dans une hiérarchie unifiée⁵.
- 11 Sans renier l'importance de ce débat généraliste concernant le « problème » de l'empirisme en sciences humaines et sociales, on peut évidemment réfléchir de manière beaucoup plus locale à une formulation spécifique du rapport à l'empirisme en communication. La relation entre la communication et l'empirisme peut en effet être traitée tout autrement que par l'analyse de la place des démarches empiriques en

sciences de la communication. Un des éléments parmi d'autres de cette relation est la représentation du rapport au terrain que l'on peut construire à partir d'une réflexion sur la nature communicationnelle de cette « espace » de la pratique de recherche.

Temps et lieux imaginaires de la pratique

- 12 L'articulation entre procédures normées et sens commun hante en effet l'ensemble du processus de construction de connaissances en sciences sociales, en particulier deux catégories d'activités sensibles : le terrain et l'interprétation.
- 13 Ce qui crée selon moi le « terrain » comme catégorie du processus scientifique est précisément le fait qu'il s'agit de la phase où est isolée, contenue, et traitée d'une manière ou d'une autre l'implication au premier degré dans la construction et la circulation des savoirs sociaux ordinaires. Si la catégorie du « terrain » a une telle importance en sciences humaines et sociales, c'est parce qu'elle prend en charge, et condense dans un ensemble spatial et temporel circonscrit, les problèmes liés à cette irréductible continuité des savoirs contre lesquels elles se construisent. Même si les problèmes considérés débordent largement les enquêtes et se retrouvent dans tous les processus interprétatifs, y compris la textualisation, le terrain permet d'éviter la représentation d'une imprégnation générale, diffuse, de toutes les phases et toutes les opérations d'une recherche par le sens commun, un sens commun informe, envahissant, qui échapperait à toute maîtrise possible. Signalons à cet égard que si les questions liées à l'interprétation, puis les questions liées à la polyphonie textuelle⁶, suscitent sensiblement moins de passion que les questions liées au terrain, c'est peut-être parce que le texte renvoie malgré tout à des univers physiques contrôlés, des temporalités maîtrisées. Même si les processus d'interprétation et de production textuelle sont traversés de contingences historiques et sociales, ce sont irrésistiblement des dimensions plus cognitives que sociales du sens commun, plus rassurantes d'une certaine manière, qui sont associées aux opérations d'écriture : le chercheur maîtrisant son projet et les conditions dans lequel il se déploie, dans l'espace contrôlé de son cabinet de travail en quelque sorte. Le cabinet de travail et le terrain constituent peut-être en sciences humaines les deux espaces qui rendent possible la séparation imaginaire d'actions antinomiques, cognitives et sociales, même si dans les faits, aucun chercheur ne se risque à schématiser aussi grossièrement ses pratiques.
- 14 La catégorie du terrain permet de compenser l'impossible rupture épistémologique, par la création d'une autre rupture volontaire et organisée : celle qui sépare, dans la recherche, les opérations menées dans le « laboratoire » (le cabinet de travail dans le cas du chercheur en sciences humaines) des opérations menées dehors, dans le monde social. L'analyse que Stengers propose du cabinet du psychanalyste comme lieu garantissant la scientificité d'opérations réalisées en milieu où les paramètres sont contrôlés, pourrait être appliquée ici à la partition entre le terrain comme lieu de l'indépassable continuité entre scientificité et sens commun, et des lieux propres qui permettent de revendiquer « au moins là », une maîtrise interne de la scientificité⁶.
- 15 Il se trouve que les opérations menées dans les lieux internes à l'activité scientifique sont, en anthropologie, les lieux où se textualisent les savoirs construits par le chercheur. Il peut dès lors y avoir, comme chez Clifford⁷, une figure de symétrie entre d'une part le terrain et les communications sociales oralisées, qui font intervenir l'expérience, l'intuition, l'empathie, les démarches d'occasion, etc. et d'autre part le cabinet de travail

et le traitement des matériaux collectés par le chercheur devenu autonome et maître chez lui. Cette position se traduit par les enjeux considérables, dans le champ des sciences humaines, de l'autorité auctoriale et éditoriale assumée en tant que scientifique⁸.

- 16 Pour caricaturer le trait, l'interprétation a donné lieu à une littérature délibérément plus épistémologique que méthodologique. Elle est la pierre angulaire de la revendication épistémologique des sciences humaines et sociales à ne plus faire dépendre leur destin de leur rapport aux sciences dures, dans la mesure où l'herméneutique leur permet de se référer directement à la philosophie, et de bénéficier ainsi de la dignité de la mère des disciplines. En effet, les courants qualitatifs, compréhensifs, constructivistes s'appuient moins sur la recherche des performances croissantes dans les techniques d'enquête, que sur l'approfondissement de leur capacité, d'une part à pré-interpréter la réalité au moyen de l'élaboration des questionnements ou de postures, d'autre part à réinterpréter le complexe questionnements/données. Dans la mesure où l'interprétation renvoie sur le plan imaginaire à une pratique temporellement décalée de l'implication du chercheur « dans le monde », puisqu'elle est essentiellement située dans l'amont ou l'aval de la réalité étudiée, elle bénéficie d'emblée de la prise d'écart que ce décalage temporel instaure : l'interprétation crée l'espace imaginaire du Soi, à distance de l'espace social de l'Autre, elle crée par elle-même l'idée de la rupture, ce qui la laisse à l'abri du commentaire méthodologique dans bien des cas.

Le terrain et la communication

- 17 Le terrain est donc la catégorie méthodologique la plus concernée par la difficulté de « purifier » la pratique de ses composantes sociales et psychologiques ordinaires. Il est frappé d'une double indignité : il renvoie aux sciences naturelles, et aux pratiques sociales ordinaires.
- 18 En effet, le terrain ne peut-être sauvé par aucune herméneutique : son rattachement au monde des sciences naturelles et expérimentales en fait une pierre d'achoppement dans le débat entre ceux qui se réfèrent plutôt, même implicitement, aux sciences naturelles et ceux qui se réfèrent plutôt aux sciences humaines, avec dans certains cas inversion de la valeur de référence à l'empiricité liée aux pratiques de terrain.
- 19 Par ailleurs, c'est dans les pratiques de terrain que se rencontrent les situations d'interactions multiples avec « le monde », lequel déborde sans cesse la portion de réalité sociale à laquelle on s'intéresse et que l'on cherche à observer de façon méthodique. La mixité des savoirs mobilisés ne vient pas que du chercheur, elle vient du terrain elle-même, des situations dans lesquelles il est plongé. Sur le terrain, le chercheur ne peut maîtriser la signification des situations de communications, qui engagent d'autres acteurs que lui-même, et dont le sens global ne peut être revendiqué par une seule des parties. Le chercheur est obligé de renoncer à cette part manquante, perpétuellement. L'interprétation lui permet de reconstruire un texte cohérent, un point de vue – parfois une multiplicité de points de vue, toujours eux-mêmes reconstitués d'un point de vue privilégié. Mais il ne peut faire en sorte que les communications sur le terrain ne soient pas toujours beaucoup plus que du recueil de matériau, ou plutôt, qu'elles soient avant tout autre chose sur le moment, autre chose dont la signification ne dépend pas que de lui, en tant qu'acteur social n'ayant nulle priorité sur l'interprétation de la situation sur-le-champ, sinon son cadrage préalable et son interprétation ultérieure.

- 20 Le sens commun mobilisé dans les situations de communication lors de l'enquête ne peut pas être situé uniquement dans la psychologie du chercheur et dans ses contenus mentaux propres. Il est aussi dans le sens créé en commun dans les communications sociales. Les positionnements par rapport à ce point aveugle recourent deux grands courants méthodologiques dans les sciences humaines.
- 21 Dans le premier positionnement, on tente de limiter le plus possible le recours à des opérations qui accroissent les risques de perdre la maîtrise du processus de construction des connaissances. Or, les communications sociales qui sont au fondement des enquêtes mobilisent nécessairement le sens commun. Sachant qu'il est impossible de totalement « purifier » la dimension rationnelle du recueil de données – prise en charge au plan cognitif –, de ses composantes affectives et sociales largement implicites, et plus fondamentalement de la dimension symbolique de tout processus de communication, on tente de limiter et de contrôler la part d'impureté au moyen de tous les artifices techniques permettant de réduire la perte de distance à l'objet lors d'entretiens et de la conduite des questionnaires. La hantise des biais caractérise ainsi les manuels d'enquête en sciences sociales. Dans certains cas, des chercheurs déclareront ouvertement éviter absolument le recueil de la parole des acteurs en entretien, dans la constitution de leurs corpus (c'est le cas de certains historiens, hostiles à ce qui n'a pas trouvé son inscription sociale hors communication interindividuelle, mais aussi de certains sociologues, comme par exemple Nathalie Heinich dans ses travaux sur le rejet de l'art contemporain)⁹. Pourtant, les opérations de constitution de corpus non discursifs nécessitent également l'implication dans des communications qui font intervenir le sens commun en permanence. Simplement, ces communications sont hors champ de la méthodologie, elles ne font l'objet d'aucun discours, elles ne posent aucun problème considéré comme scientifique.
- 22 Dans le second positionnement, à l'inverse, le terrain est valorisé comme permettant au chercheur en sciences humaines de mobiliser sa compréhension immédiate, socialement construite, des situations et les interactions sociales ordinaires : le chercheur « traverse » totalement le sens commun. Paradoxalement, la façon de résoudre le problème de la scientificité de procédures construites dans et avec les situations ordinaires de la vie sociale consiste à mettre en valeur une sorte d'hyper-sens commun qui de ce fait, n'est plus ordinaire, mais devient exceptionnel : l'empathie, la compréhension intuitive développée à l'extrême, trouvent des « supports » humains qui les scientifient par leur identité de chercheur surdoué comme dans le cas de Margaret Mead. D'une certaine manière, par l'effet de compétences mystérieusement acquises où intervient implicitement la référence aux qualités personnelles du chercheur, celui-ci devient un expert en sens commun, au sens fort de ce qu'est l'expertise, c'est à dire un développement des capacités intuitives grâce à la manipulation non nécessairement consciente et raisonnée d'une base de cas très nombreux. Le modèle de l'expertise, au sens du développement de cette capacité à faire des inférences à partir d'une base de cas passée dans le savoir implicite, est la compétence du policier. Ginzburg l'évoque pour développer sa conception de l'enquête historique.

Les modèles implicites de la communication dans le rapport au terrain

- 23 La tentative d'objectiver la situation d'enquête comme technique normée de recueil de matériaux, tout en comptant sur le fait que l'enquêté, quant à lui, s'y retrouve en situation de communication sociale ordinaire, repose sur deux modèles de la situation qui coïncident dans leurs implications.

La hantise du biais

- 24 Le premier modèle ne convoque pas la communication : la situation d'enquête quelle qu'elle soit est *in fine* une observation. L'engagement nécessaire dans des situations de communication lors de l'enquête en est le point aveugle, décrit comme relevant du paradoxe observateur/observé. Les sciences sociales ont surimposé à la relation de communication le *paradoxe de l'observateur* importé par Gadamer depuis les sciences de la nature, masquant largement la communication sous le rapport observateur/observé. Le paradoxe peut en effet se formuler ainsi : comment observer ce que font les gens quand ils ne sont pas observés ; comment les écouter dire ce qu'ils disent quand on les écoute pas, dans la mesure où le regard de l'observateur modifie les phénomènes observés, et où ce qui est observé n'est jamais que ce qui est observable dans les conditions d'enquête.
- 25 Le second modèle convoque un modèle de la communication qui permet de séparer imaginairement « le bon grain de l'ivraie » : y sont dissociés, au moins sur le plan symbolique, deux composantes de la situation de communication : la composante relationnelle et la composante informationnelle. La composante relationnelle, imprévisible, impossible à instrumentaliser, et la composante scientifique, c'est à dire procédurale, qui permet le recueil de données. La partition est volontairement caricaturée et personne ne revendiquera une dichotomie si brutale dans sa propre pratique, mais la possibilité même rêvée de cette dissociation imprègne la rhétorique de quantité d'exposés méthodologiques préalables à la présentation des résultats.
- 26 Les deux modèles ont des implications identiques au plan méthodologiques. Dans le premier modèle, il existe des vérités, des faits qui existent en dehors de l'observation. Dans le second, ce qui est vrai est l'information purifiée des effets contextuels de la relation.
- 27 La notion même du biais telle qu'elle est posée dans les manuels présuppose ces modèles, elle présuppose l'imaginaire qui consisterait à atteindre une vérité du social (et de la communication !) qui existerait indépendamment des communications par lesquelles elle se manifeste. L'enquête doit dans les deux cas être un dispositif transparent à la réalité sociale. L'histoire et l'ethnographie, chacune à leur manière, rêvent de cette possibilité de voir des vérités arrachées aux flux des médiations dans lesquelles est prise l'enquête. Arlette Farge¹⁰ à propos de l'archive décrit l'effet de réel saisissant procuré par des traces de vies qui n'avaient pas été destinées initialement à une mise en forme à l'intention d'un lecteur. L'archive produit sur le lecteur la sensation « *d'enfin appréhender le réel. Et non plus de l'examiner à travers le récit sur, le discours de. Ainsi naît le sentiment naïf, mais profond, de déchirer un voile, de traverser l'opacité du savoir et d'accéder, comme après un voyage incertain, à l'essentiel des êtres et des choses... L'archive agit comme une mise à nu [...]. Des morceaux de vérité*

à présent échoués s'étalent sous les yeux » (Farge, 1989, p. 14). Mais elle poursuit cependant en précisant que ces vérités n'ont pas de sens en tant que données, hors de l'interprétation qu'elle devra en donner pour autrui dans un cadre académique.

- 28 Les ethnologues guettent aussi le surgissement de vérités, c'est-à-dire de faits qui n'ont pas cherché à être mis en forme pour autrui. C'est l'insertion personnelle et de longue durée qui permet de surprendre des faits qui n'auraient pas été évoqués dans des questionnaires et des entretiens. Olivier Schwartz¹¹ signale ainsi l'attente, chez l'enquêteur, d'assister à des « événements », des situations imprévues « *moments rares, mais occasions privilégiées d'être surpris et d'apprendre* » (Schwartz, 1989), mais aussi, de laisser émerger sans les avoir sollicitées des pratiques occultées, ou peu légitimes, ou bien encore, de voir le « non officiel » de la vie quotidienne, qui comporte « *du refoulé, de l'implicite, du mal connu parce que trop familier, du trop 'banal' pour être dit* ».
- 29 Dans cet idéal, ce qui est formulé dans des conditions d'enquête est évidemment toujours moins « authentique » que ce qui est vécu sans intention d'en faire état pour autrui. L'intime, le caché, l'implicite, recèleraient plus de « vérité » que ce qui est montré et donc mis en scène. Mais ce qui existe apparemment « hors communication », n'advient que parce que cela a été mis en forme dans des communications : les archives judiciaires du XVIIIe siècle auxquelles fait référence Arlette Farge sont des interrogatoires, des lettres, des plaintes, des témoignages. Les enquêteurs assistent à des communications qui relèvent de l'intime parce qu'elles engagent des paroles privées, mais elles ne sont pas pour autant plus authentiques que des paroles énoncées publiquement par des individus qui assument un statut d'acteur social.
- 30 Il n'existe en réalité aucun fait social brut qui tirerait sa vérité du fait qu'il advienne sans avoir été mis en forme dans un processus de communication.

Le modèle de la communication comme schéma d'action

- 31 Il se trouve que le modèle fonctionnel de la communication comme étant composé de deux éléments : un contenu informatif – ou plutôt informant – que l'on peut isoler, et une relation qui rend possible l'accès à ce contenu informant, ressemble fort aux conceptions analytiques de la communication comme étant composée d'information et de relation que l'on s'empresse de déclarer indissociables¹². La différence, par rapport à ce modèle qui renvoie lui-même encore au modèle de la communication issu de la cybernétique (message, canal, code), est que le contenu informant n'est pas ici le message que veut faire passer l'émetteur ou qu'interprète le récepteur. Le contenu est ce que décide de considérer comme tel le chercheur, ce qu'il a entière liberté de considérer comme tel au nom de sa pratique : il peut y inclure des propositions énoncées par l'informateur, mais aussi des hésitations, des modalités d'énonciation, des gestes, bref, tout ce qu'il va convertir en données.
- 32 De ce point de vue, bien souvent, le chercheur n'agit pas autrement qu'un professionnel qui se construit un modèle pour prendre des décisions et conduire une action. J'avais analysé dans ma thèse¹³ comment les concepteurs de la Cité des sciences formulaient des demandes d'évaluation qui actualisaient un schéma fonctionnel de la communication entre l'institution et le public tout entier structuré par le modèle linéaire émission/réception : l'évaluation était un moyen de recueillir des informations sur le public et de faire cheminer ces informations vers la sphère de conception. Pourtant, en tant qu'individus et non plus de représentants du pôle de la conception, ce que les

concepteurs recherchaient plus ou moins explicitement dans les résultats, était plutôt l'anticipation d'une communication pensée sur un tout autre modèle, celui de la rencontre interpersonnelle avec d'autres individus.

- 33 Tout modèle scientifique est potentiellement un schéma d'action, qui permet de rationaliser des conduites, de les « abstractiser » : la puissance de la représentation que les modèles proposent, simple, structurante, en fait des outils privilégiés dans une conception du professionnalisme fondé sur la construction de procédures techniques objectivées et partagées.
- 34 Et bien les chercheurs en sciences humaines se comportent souvent, dans l'enquête même, comme tous les professionnels qui doivent justifier de leur professionnalisme par leurs compétences techniques. La compétence « intellectuelle » est quant à elle attendue en amont et en aval de ces opérations d'enquête. Les modèles de la communication qui structurent implicitement les rapports au terrain sont de ce point de vue, absolument, des schémas d'action, qui n'ont rien à voir avec des modèles scientifiques : ils mettent précisément en œuvre ce fameux sens commun auquel il est souvent reproché de n'être orienté que vers une action nécessairement aveugle à ses propres fondements.
- 35 Nous sommes tous naïfs dans les domaines qui ne sont pas les nôtres, et il est certain que dans mes propres conduites de recherche, je me réfère à des schémas implicites qui rendent possible une représentation de la propre action comme étant possible et efficace, et qui sont par ailleurs sans valeur au plan scientifique. C'est pourquoi mon analyse n'est pas une critique des conduites d'enquête en général au nom d'une super-réflexivité que rendrait possible la communication. Il se trouve que, en tant que chercheur en sciences de la communication, je préfère penser la communication qui est au cœur de l'enquête sur un autre mode que la partition analytique information/relation.

La communication comme contexte de production de toute donnée

- 36 Au moment où j'ai fait retour sur une série d'enquêtes menées en milieu muséal, c'est un double ancrage théorique qui a simultanément déterminé une orientation systématiquement réflexive de mon rapport au terrain à partir de la théorie de la pertinence¹⁴, et une intégration de ce rapport au terrain dans le fonctionnement médiatique de l'exposition¹⁵. Cette intégration de l'enquête au média permettait d'éviter de refermer l'enquête sur elle-même dans un rapport interindividuel portant sur son propre fonctionnement. Le double ancrage dans des modèles théoriques franchement disjoints *a priori* permet d'éviter au jour le jour l'illusion d'un effet de saturation, de cohérence suffisante, qui pourrait résulter d'un modèle préférentiel amenant repérer très sélectivement le type de phénomènes empiriques adaptés au fonctionnement de ce modèle. La reprise d'un ensemble d'enquêtes préalables menées en amont de la conception d'expositions, à partir d'une analyse des situations de communication générées par la qualification initiale des enquêtes, a ainsi réorienté totalement le questionnement sur la notion de public et de représentations.
- 37 Dans un tout autre champ que celui des musées et des expositions, c'est également la communication qui me permet, dans la durée, de développer un rapport particulier à la problématique des usages des nouvelles technologies de la communication. Cette fois-ci le contexte de l'enquête n'est pas celui d'un ensemble de rapports interindividuels cadrés par le fonctionnement du média dans lequel ils s'inscrivent. Il est plutôt dans une trajectoire éclatée et ouverte, au fil d'opérations de recherche successives dans des

contextes multiples, qui participent des liens existant entre des institutions et le milieu de la recherche et de l'évolution de ces liens. Le « terrain » est élargi aux milieux et aux situations dans lesquels les conditions de la recherche s'élaborent et se développent au fil des années avec leur part d'opportunités et de contraintes (appels d'offres émanant des milieux de la recherche académique, commandes et contrats dans le cadre de la recherche développement, initiatives personnelles, projets individuels et collectifs, engagements, confrontations, etc.).

- 38 L'approche communicationnelle du rapport au terrain est nourrie par l'analyse des situations d'enquêtes traversées et par la nécessité croissante de raisonner au maximum à l'intérieur des communications sociales qu'elles constituent. Elles sont liées de manière totalement réflexive à la dynamique d'une démarche empirique menée dans la durée dans des contextes très variés. Elles sont articulées à une évolution perceptible des enjeux, des questions, des moyens, des concepts, mobilisables dans le champ de la recherche sur les usages des technologies de la communication.
- 39 De ce point de vue, les situations d'enquêtes successives constituent au-delà de la notion floue d'expérience, une sorte de méta-corpus de contextes communicationnels auxquels sont référées les données en tant que savoirs sociaux. Ce méta-corpus, soigneusement décrit pour être partagé, permet de rendre beaucoup plus explicite le statut des données dès lors que celles-ci sont toujours relatives à des contextes précisés. Il permet d'organiser la fameuse expérience évoquée par Schwartz et Sardan¹⁶, et de lui donner forme.
- 40 La préoccupation s'apparente à celle qui amène Sperber¹⁷ à une réflexion sur la dissociation entre démarche interprétative et démarche descriptive, mais avec une implication très différente. Selon Sperber, l'anthropologue fournit des représentations de représentations : il fournit des représentations qui doivent être identifiées comme émanant du locuteur scientifique, de représentations qui doivent être identifiées comme émanant des informateurs et qui constituent donc des « données brutes »¹⁸. Les deux grandes classes de représentations que sont les reproductions et les interprétations ne sont susceptibles de fournir des données scientifiques que dans la mesure où leur relation à la réalité peut être décrite : les interprétations peuvent constituer des données scientifiques mais à une condition : être accompagnées d'un « commentaire descriptif ». Ce commentaire descriptif est apporté au stade des opérations de textualisation qui permettent de formaliser le statut de représentations qu'ont certains énoncés et de distinguer la compréhension intuitive de l'ethnographe et les énoncés indigènes.
- 41 Indépendamment de la réflexion sur le rapport au terrain, je suis très méfiante quant à cette notion de « données brutes » qui constitue le pendant de la notion de « faits scientifiques », à l'autre bout de la ligne imaginaire qui relie la réalité et le savoir scientifique.
- 42 Quoiqu'il en soit, dans mon propre travail, la perspective est différente. Si je suis d'accord avec la nécessité de faire apparaître les contextes de production de données, ce n'est pas forcément dans le but de dissocier ce qui relèverait de la description et de ce qui relèverait de l'interprétation. En effet, cette distinction entre description et interprétation ne peut être posée qu'après coup, par l'écriture. Elle ne tient pas réellement compte du fait que le contexte de recueil d'énoncés indigènes est un contexte de communication où ce qui est dit n'est pas perceptible en situation comme un fait qui relèverait d'une description parce qu'il vient d'autrui, dissociable de l'interprétation qui viendrait du soi.

- 43 Ce qui est réglé ici après coup dans l'écriture est en fait un problème qui peut être pris par l'amont : il s'agit de faire apparaître comment les contextes d'énonciation et plus généralement, de communication, sont constitutifs des données. Ou pour dire mieux : ce que l'on recueille peut être considéré non pas comme des représentations, de préférence contextualisées avec précision, mais comme des communications qui font advenir des « faits » dans la mesure où rien, absolument rien de ce qui est construit dans l'enquête, n'échappe au fait que cela n'existe que dans des situations de communications qui constituent la matière et la forme même de toute réalité sociale observable.
- 44 Il est possible de traiter les communications sociales dans la recherche non pas comme une fatalité qui entacherait irrémédiablement les matériaux recueillis, ou à l'inverse comme la part exceptionnellement sociale et humaine de l'activité, mais comme les situations de base par lesquelles se construisent et s'échangent n'importe quelles représentations. Ce sont ces situations que l'on a intérêt à analyser et réfléchir, en amont et en aval des enquêtes et des recherches, pour élargir le champ des opérations explicites et discutables. Les outils théoriques des sciences de la communication permettent d'informer les situations d'enquêtes, mais surtout, de saisir leur complexité sans que celle-ci fasse nécessairement « problème ».
- 45 On peut alors, dans le champ de la communication, avancer dans l'explicitation détaillée des conditions de production d'un savoir mobilisant des registres multiples, en se fondant sur le parti pris suivant : dans ce champ scientifique on postule – on croit – que les savoirs sociaux ne sont pas autre chose que les communications sociales qui les actualisent en permanence, dans n'importe quelles circonstances, et ce postulat est un outil pour élaborer un rapport au savoir que l'on construit sur les communications (des questions, des hypothèses, des objets, des relations, des résultats) et un parti pris empirique pour conduire les recherches. Je prendrai l'exemple de la relation qu'entretiennent trois notions qui, à l'échelle d'une succession de recherches, ont été tour à tour l'une pour l'autre l'objet ou le terrain, pour expliciter l'effet de ce postulat au plan empirique.

La contradiction communicationnelle : les notions usées sont-elles jetables ?

- 46 Chacune des trois notions (*public, usages, représentations sociales*) qui ont jalonné mon parcours ont activé de manière intéressante le caractère toujours mixte et contradictoire de la communication dans la recherche, à la fois technique de recueil de données, cadre théorique dans lequel peuvent en principe être pensés tous les phénomènes sociaux regroupés sous ces trois termes (*publics, usages, représentations*), et point de fuite hors de toute objectivation définitive possible, dans l'épaisseur des médiations perçues ou vécues, activées ou observées, sans refuge possible dans une position qui pourrait être externe à ces médiations : chaque notion, pour être conceptualisée, nécessite en effet l'instrumentalisation ou la naturalisation d'une des deux autres.
- 47 C'est la raison même pour laquelle ces notions possèdent la particularité paradoxale de générer un intérêt empirique aigu pour des ensembles de phénomènes et de situations qu'elles désignent. En effet, elles promettent *a priori* la saisie possible de la dimension de la complexité que les sciences de la communication cherchent à constituer en objets de connaissance. Mais elles supportent très mal après coup la concurrence entre l'intérêt

qu'elles ont aidé à mettre en forme pour les phénomènes et situations qu'elles désignent à l'attention, et l'intérêt pour leur propre autonomie conceptuelle.

- 48 Elles suscitent des dynamiques de recherche orientées vers la compréhension et l'objectivation de phénomènes complexes et de processus dynamiques, mais elles restent désespérément en-deçà des questionnements qui eux, progressent beaucoup.
- 49 Ces trois notions ont l'intérêt de ce qui leur est souvent reproché : leur caractère perpétuellement prometteur avant l'observation, leur perpétuelle insuffisance, et même leur déroute, dans l'après-coup, cette déroute stimulant l'intérêt empirique pour l'effet retour, encore et encore. Dans cette dynamique de recherche particulière, se crée un déséquilibre considérable entre un mode effectif de capitalisation de la production de recherche par réinvestissement direct, urgent, dans de nouveaux questionnements avec volatilisisation des résultats précédents en tant que résultats, et l'idéal d'un mode de capitalisation par production de résultats doués d'une validité et d'une stabilité autonomes, c'est-à-dire, ayant accédé à la généralité.
- 50 Dès ma première recherche professionnelle en sciences humaines¹⁹, les notions *public*, *usages*, et *représentations* sont liées. A chaque opération de recherche par la suite, elles sont à nouveau reliées, mais toujours différemment, par des rapports de compensation réciproque où l'une tient lieu de « réalité » quand l'autre est interrogée.
- 51 Lors ma première étude à la Bibliothèque Publique d'Information, l'articulation entre les trois notions est une configuration « simple », elle n'est pas problématique mais méthodologique. Elle délimite ce qui relève du **terrain** (le public), des **données** (les comportements et les discours qui donnent accès aux représentations), et des **interprétations** (les usages). Les trois notions sont reliées par une série d'hypothèses « simples » sur le rapport méthodologique entre terrain, données et interprétations. Le public y est un phénomène naturel, substrat physique : la foule des personnes qui fréquentent la Bibliothèque Publique d'Information, où sont prélevés des individus usagers du catalogue repérés par le fait qu'ils ont un rapport comportemental avec les bornes d'accès au catalogue informatisé. Les **représentations** sont des phénomènes mentaux, (même s'ils sont socialement construits) au moins partiellement accessibles dans le discours de l'individu, et qui organisent son rapport au monde et notamment les usages qu'il construit.
- 52 Les **usages** sont l'enjeu central de cette première recherche : ils sont l'« objet » à construire, c'est à dire le découpage à opérer dans l'ensemble des systèmes de relations qui articulent entre eux des phénomènes et objets empiriques, pour délimiter un objet complexe, toujours hypothétique, en l'occurrence un rapport socio-technique. Les phénomènes de l'usage dépassent largement le cadre de l'observable sur le terrain : ils plongent dans l'intériorité muette du monde mental des individus (leur imaginaire, leur sphère privée, leurs compétences cognitives, leur style, leurs croyances, leur histoire, etc.) et débordent dans le champ du social dans les collectifs, les appartenances, les organisations, à des échelles temporelles longues.
- 53 Je fais à l'époque les hypothèses suivantes : d'une part les représentations sociales sont des nœuds, des chaînons organisateurs entre tous ces niveaux (individuel et collectif ; cognitif, psychologique et social) et d'autre part les discours rendent observables ces nœuds organisateurs.
- 54 Les usages sont les phénomènes par lesquels se construisent et se manifestent les rapports aux objets techniques. Ces rapports avec des objets techniques sont sous-tendus

par les systèmes de représentations. Ceux-ci sont supposés s'objectiver au moins partiellement d'une part dans des comportements individuels d'utilisation des objets, et d'autre part dans les discours des acteurs sur ce qu'ils font avec les objets techniques qu'ils utilisent.

- 55 Les données proviennent donc de deux catégories d'observables : les comportements d'utilisation – qui sont supposés être sur le terrain l'accès le plus naturel aux phénomènes de l'usage dans la mesure où ils caractérisent une population d'usagers et constituent la partie émergée de leurs rapports à la technique – et les discours des usagers – qui sont supposés contenir des représentations sociales.
- 56 Dans les premières études de public que j'ai réalisées ensuite à la Cité des Sciences et de l'Industrie, ce sont les représentations qui constituent l'objet, le public étant le substrat. Peu à peu, c'est le public lui-même qui « remonte » dans la problématique dans la mesure où le substrat devient non plus le public, mais un ensemble de situations dans lesquelles la notion de public est supposée a priori opératoire de part et d'autre (enquêteur et enquêtés), avant d'être intégrée à la problématique.

Comment le terrain « fait » quelque chose aux concepts

- 57 Le terrain change de nature dans la pratique et perd son statut de lieu et de temps dédié : il n'est pas le réservoir des faits et de la réalité sociale telle qu'elle est perceptible spontanément dans sa complexité et sa richesse (les données c'est-à-dire des paroles entendues, des choses vues), mais un ensemble d'opérations, de situations inédites, de confrontations singulières qui occupent le chercheur au quotidien. Celles-ci interviennent directement dans le statut de la connaissance à tout moment, en particulier évidemment dans la connaissance concernant les communications sociales, que cette connaissance soit mobilisée, instrumentalisée ou construite.
- 58 Si je repars de ce qui donne à ces trois notions la capacité de « promettre » les moyens d'une saisie de la complexité, il me semble que ce qui intervient est la conjonction de deux phénomènes :
- - ces notions (comme celle de médiation, d'ailleurs) ont un rattachement possible à des ancrages théoriques très reconnus en communication : l'espace public selon Habermas, les représentations sociales de Moscovici ; dans le cas des « usages », la notion prend en charge la très difficile question du rapport au changement, question saisie prioritairement par les approches centrées sur les technologies en communication, mais qui traverse toutes les sciences sociales ;
 - - elles sont en même temps entièrement habitées par leurs acceptions sociales courantes, et elles activent de ce fait des communications sociales hors toute théorie, et pourtant dans le champ même de l'activité scientifique.
- 59 Les notions que j'ai constamment mobilisées – le *public*, les *usages*, les *représentations sociales* – constituent en fin de compte pour moi un moyen de formuler des questions suffisamment fermées pour organiser l'observation de phénomènes sociaux, mais sont trop fragiles malgré tout pour résister à ces observations. A la limite, les phénomènes observés grâce au questionnement rendu possible par ces trois notions peuvent parfois appeler des interprétations qui les fragilisent en tant que « concepts ». Mais elles ne se font pas non plus « sur le dos » de ces concepts, c'est-à-dire dans le registre de la critique

ou de la construction d'une posture de recherche se soutenant de sa propre mise en scène. Elles se font de mon point de vue au bénéfice de la construction d'autres conceptualisations. Ces conceptualisations ne peuvent pas être posées d'emblée comme des objets autonomes. Il faut les énoncer prudemment, en les référant aux contextes qui les font émerger et dont elles sont dépendantes, puis en tolérant le flou lié à la construction de leurs usages et de leurs limites dans des contextes différents. La notion de « *composite* » est ainsi apparue comme une manière de prendre en charge ce que la notion de représentation sociale devenait si l'on poussait à bout ses propres implications théoriques et empiriques.

Le terrain comme conceptualisation du complexe

- 60 C'est au cours d'une opération récente de recherche collective²⁰ et interdisciplinaire que certaines conséquences du rapport au terrain appelées par l'approche communicationnelle ont été poussées dans leur logique propre. Le terrain, souvent mobilisé comme étant un découpage complexe servant à la fois au cadrage de la recherche dans des univers sociaux, au recueil de données, et à leur interprétation contextualisée, est apparu comme ne pouvant pas concrètement cumuler toutes ces qualifications sans qu'on se donne les moyens, au fur et à mesure du travail, de discriminer quand même les limites et les ruptures dans ces recouvrements, et sans qu'on fixe, parfois arbitrairement, des moyens de discriminer ce qui est terrain au sens d'unité spatiale et temporelle socialement pertinente du point de vue des acteurs qui la définissent comme unité (une bibliothèque, une école), et ce qui est terrain au sens d'unité d'observation de phénomènes pertinents du point de vue du chercheur.
- 61 C'est ainsi que le terrain est **d'abord** pour moi un lieu qui a une pertinence sociale comme lieu de pratiques qui se mettent volontairement en rapport les unes avec les autres. Ainsi, une bibliothèque par exemple est un espace intersémiotique borné et organisé par des pratiques générées par les relations entre un système de connaissance et un ensemble de documents écrits : à ce titre il est un espace borné par d'autres instances que la recherche.
- 62 Mais il est **ensuite** un « lieu » reconfiguré par la recherche : il est toujours un espace intersémiotique, mais borné cette fois par les contraintes théoriques et empiriques une fois que celles-ci sont confrontables au terrain comme unité socialement pertinente. Le découpage nécessite d'assumer une part de responsabilité dans la fixation arbitraire de ce qui en fait partie et de ce qui lui est extérieur. C'est parce que cette responsabilité est exercée face à des collègues et des pairs, même absents sur le moment, qu'elle est malgré tout justifiable. Le terrain génère alors un autre espace intersémiotique borné par des pratiques de recherches qui lui donnent sens en tant que « labo ». Les communications sont centrales pour assurer, garantir et réguler l'ensemble de ces transformations.
- 63 **Enfin**, le terrain est un espace imaginaire pour la conceptualisation des composites. Au stade actuel, le concept de composite n'existe pas autrement que comme reconceptualisation de la séparation et de l'articulation entre le terrain comme « unité » complexe organisée par l'approche communicationnelle des phénomènes sociaux et l'objet de recherche construit à travers ce terrain.
- 64 Ce que j'appelle « terrain » pourrait peut-être être un texte, mais au sens que Yves Jeanneret donne à ce terme, et non pas au sens promu par Geertz lorsqu'il évoque les

cultures comme textes²¹. Il est pour moi un ensemble de situations où ce ne sont pas les choses inscrites qui constituent des représentations, mais les choses en train d'être construites dans les communications, encore indécidables quant à ce qu'elles vont « donner » ou pas au bout du compte. C'est pourquoi, même si la notion de formation discursive posée par Michel Foucault est essentielle dans mon parcours, les composites n'en sont pas tout à fait une sorte d'équivalent rendant possible leur saisie empirique : je crois que le terrain est l'endroit et le moment où peuvent être dégagées des unités socio-communicationnelles bornées et objectivables, mais seulement dans la mesure où, dans le même temps, on accorde intérêt au fait que quantité d'éléments observés ne rentrent pas dans ces unités. Précisément parce que tout ce qui est disponible pour l'interprétation sur le terrain n'est pas nécessairement une inscription de quelque chose. En ce sens, la position de Strauss et Glaser²² concernant les théories fondées sur le terrain (« grounded theory ») a une autre portée que celle que je lui aurais prêtée il y a quelques années. Selon cette conception, éloignée de l'ethnométhodologie, il ne s'agit pas d'aller chercher ses concepts dans le terrain, lequel resterait alors identifié à une sorte de vrai monde où sont les vrais acteurs et où se pensent vraiment les choses vraies, mais de se situer le plus longtemps possible dans la zone de confrontation entre la réaction de l'observation au questionnement et la réaction du questionnement à l'observation²³, sans précipiter la conceptualisation mais sans y renoncer non plus, avec prudence, patience, en évitant les points d'appui fournis par les positions analytiques trop critiques ou les modélisations trop affirmées.

Vers une théorie des composites

- 65 J'en suis venue à penser les objets que je cherchais à saisir comme étant nécessairement composites, ce qui m'a amenée à choisir le composite comme étant un concept possible pour penser théoriquement le type d'objet que je cherchais à construire. Le concept d'un part, le terrain de l'autre, doivent se contraindre l'un l'autre, ils doivent se contraindre à se transformer mutuellement pour aider à se rapprocher de ce qu'on entrevoit et qui est toujours un déséquilibre à résoudre entre ce que l'on voudrait penser et ce que l'on saisit empiriquement.
- 66 Les *composites* émergent des mêmes questions que les *représentations sociales*, les *formations discursives*, les *textes*, les *médias*, les *dispositifs* : des configurations dynamiques, hétérogènes, mais qui constituent des unités de savoir. Cette-ci sont conceptualisées de telle manière qu'elles ne peuvent pas être pensées autrement qu'incarnées matériellement. Mais elles ne sont pas structurées par cette matérialité, sinon par un « ordre » qui transcende la division entre matérialité et discursivité, fut-il pour cela arbitraire. C'est le seul moyen de rendre compte, au plan conceptuel et empirique à la fois, de la dimension symbolique propre aux faits sociaux. Dans la recherche menées sur les transformations des pratiques de lecture/écriture en bibliothèques, nous avons testé, Igor Babou et moi-même cette possibilité de penser des composites, comme des condensations à la fois matérielles et discursives, dynamiques. L'idée de départ était de collecter les discours et les objets mobilisés dans ces discours, accrochés à ce discours et documentés par lui, pour obtenir les formations composites, discursives et matérielles. Mais il manquait à ces quasi-données un moyen de traiter les articulations entre les représentations, dans un autre plan que celui des interprétations des acteurs.

- 67 Pour les arracher au flux des phénomènes reliés les uns aux autres par des points de vue empiriques locaux, nous les avons structurés au moyen des trois registres de signification de Pierce, qui sont suffisamment arbitraires et larges à la fois, pour ne pas ressembler à une mécanique explicative, mais qui, tout au contraire, laissent toute latitude pour progresser peu à peu dans la conceptualisation en évitant l'exigence d'intégrer la totalité des articulations et de phénomènes perçus, sans opérer de découpe de confort, aveugle à elle-même, dans le flux de ces phénomènes.
- 68 Ce que je souhaite ainsi dépasser au plan à la fois empirique et théorique, au moyen du composite, c'est le clivage entre ce qui est en train d'advenir mais qui n'est pas inscrit, et ce qui est inscrit et a trouvé forme. Ce qu'Yves Jeanneret analyse comme texte, c'est le dépassement de ce qui en fait une « simple » trace à interpréter, pour y voir également l'ensemble hétérogène des engagements qui le font évoluer sur le champ et sans cesse, sans qu'il soit pour autant dissout. Symétriquement, lorsque je mobilise les usages dans l'enquête, j'essaie de dépasser la prédilection pour les formes que des acteurs sont en train de condenser au moment de l'enquête en amont de toute inscription dans une trace. Ce qui est en jeu dans ce double dépassement, c'est la condition d'un travail interdisciplinaire où chacun accepte réellement de faire jouer la valeur de référence implicite traditionnellement privilégiée, selon que l'on est attachée à ce qui survient ici et maintenant dans l'enquête, ou ce qui est survenu et qui a laissé sa trace dans le social indépendamment de toute observation.

BIBLIOGRAPHIE

- Bougnoux, D.**, (1995), *La communication contre l'information*, Paris, Hachette.
- Clifford, J.**, (1996), *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris, énsb-a, trad. française.
- Davallon, J.**, (1999), *L'exposition à l'œuvre : stratégies de communication et médiations symboliques*, Paris, l'Harmattan.
- Farge, A.**, (1989), *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil.
- Geertz, C.**, (1986), « Genres flous : la refiguration de la pensée sociale », in : Geertz C., (1986), *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*, Paris, P.U.F., trad. française, pp. 27-48.
- Glaser, B. G. et Strauss, A. L.**, (1967), *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research*, Hawthorne, Aldine de Gruyter
- Heinich, N.**, (1998), *L'art contemporain exposé aux rejets : études de cas*, Nîmes, éditions Jacqueline Chambon.
- Jeanneret, Y.**, (2001), « Informatique literacy : manifestations, captations et déceptions dans le texte informatisé », in : *Spirales*, 28, pp. 11-32.
- Lecourt, D.**, (1997), *Déclarer la philosophie*, Paris, P.U.F.

- Le Marec, J.**, (1996), *Le visiteur en représentations – l'enjeu des études préalables en muséologie*, Doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, Université Jean Monnet, Saint-Etienne. Sous la direction de Jean Davallon.
- Le Marec, J.**, (2002), « *Ce que le terrain fait aux concepts : publics, représentations, usages – vers une théorie des composites* », mémoire d'habilitation à diriger des recherches soutenu en mars 2002 à l'Université de Paris 7.
- Olivier de Sardan, J.-P.**, (1996), « La violence faite aux données », in : *Enquête « Interpréter, surinterpréter »*, n° 3, pp. 31-60.
- Quéré, L.**, (1982), *Des miroirs équivoques : aux origines de la communication modernes*, Paris, Aubier Montaigne.
- Quéré, L.**, (1999), *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique : essai d'épistémologie des sciences sociales*, Paris, L'Harmattan.
- Schwartz, O.**, (1993), *Post-face : l'empirisme irréductible*, in : Anderson N., [édition originale de 1923], *Le hobo : sociologie du sans abri*, Paris, Nathan, pp. 265-309.
- Souchier, E.**, (1998), *Lire et écrire : éditer – des manuscrits aux écrans autour de l'œuvre de Raymond Queneau*, Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 7.
- Sperber, D. et Wilson, D.**, (1989), *La pertinence – communication et cognition*, Paris, éditions de Minuit, traduction française.
- Sperber, D.**, (1982), *Le savoir des anthropologues*, Paris, Hermann.
- Stengers, I.**, (1992), *La volonté de faire science : à propos de la psychanalyse*, Paris, Synthélabo, collection Les Empêcheurs de penser en rond.

NOTES

1. A la limite le sociologue compréhensif peut revendiquer un statut de « vulgarisateur » de savoirs sociaux ; à tout le moins, il peut se donner le rôle de faire cheminer des savoirs hors de leur sphère habituelle, et surtout peut-être de les inscrire en tant que savoirs, pour les faire exister dans des cadres temporels et sociaux plus larges.
2. Yves Jeanneret a développé depuis le champ des études littéraires un mode de problématisation par la dimension symbolique des pratiques de communication. Voir Jeanneret Y., (1996), *Hermès au carrefour – éléments d'analyse littéraire de la culture triviale*. Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, UFR-STD, Université de Paris 7.
3. Quéré L., (1982), *Des miroirs équivoque : aux origines de la communication modernes*, Paris, Aubier Montaigne, p. 17 ; Quéré L., (1999), *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique : essai d'épistémologie des sciences sociales*, Paris, L'Harmattan.
4. Voir Lecourt D., (1997), *Déclarer la philosophie*, Paris, P.U.F.
5. Voir Souchier E., (1998), *Lire et écrire : éditer – des manuscrits aux écrans autour de l'œuvre de Raymond Queneau*, Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 7.
6. Stengers I., (1992), *La volonté de faire science : à propos de la psychanalyse*, Paris, Synthélabo, collection Les Empêcheurs de penser en rond.
7. Clifford J., (1996), *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris, énsb-a, trad. française.
8. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les textes scientifiques en sciences humaines soient à leur tour pris dans une contradiction aiguë : ils assument très lourdement la scientificité de la démarche, mais paradoxalement, c'est l'autorité auctoriale, ou à tout le moins éditoriale,

qui joue à plein, alors même qu'idéalement, la validité d'une production scientifique n'est pas référée à l'autorité d'un auteur, mais aux faits dont elle se soutient.

9. Heinich N., (1998), *L'art contemporain exposé aux rejets : études de cas*, Nîmes, éditions Jacqueline Chambon.

10. Farge A., (1989), *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil.

11. Schwartz O., *Post-face : l'empirisme irréductible*, in : Anderson N., [édition originale de 1923], *Le hobo : sociologie du sans abri*, Paris, Nathan, 1993, pp. 265-309.

12. Bougnoux D., (1995), *La communication contre l'information*, Paris, Hachette.

13. Le Marec J., (1996), *Le visiteur en représentations - l'enjeu des études préalables en muséologie*, Doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, Université Jean Monnet, Saint-Etienne. Sous la direction de Jean Davallon.

14. Sperber D. et Wilson D., (1989), *La pertinence - communication et cognition*, Paris, éditions de Minuit, traduction française.

15. Davallon J., *L'exposition à l'œuvre : stratégies de communication et médiations symboliques*, Paris, l'Harmattan, 1999.

16. Olivier de Sardan J.-P., « La violence faite aux données », in : *Enquête « Interpréter, surinterpréter »*, n° 3, 1996, pp. 31-60 ; Schwartz O., op. cit.

17. Sperber D., (1982), *Le savoir des anthropologues*, Paris, Hermann, 1982.

18. Le fait, pour les sciences humaines, de devoir effectivement proposer des savoirs qui ont rigoureusement le même statut que les données dont ils sont issus (à savoir des représentations), les placent dans une situation radicalement opposée aux sciences de la nature du point de vue de leurs objectifs sociaux. En effet, le destin idéal d'un savoir scientifique est de devenir un savoir qui se soutient de sa seule énonciation, et qui passe donc à terme dans le sens commun en tant que vérité anonyme et collectivement partagée et défendue. Si les conditions de production de ce type de savoir sont telles que, dans son élaboration, il est en rupture avec les formalisations habituelles des savoirs sociaux, les conditions de sa mise en circulation doivent à terme lui faire intégrer ces formalisations habituelles (des représentations verbalisées). Dans le cas des sciences humaines, c'est l'inverse : les conditions de production du savoir scientifique sont telles que dans son élaboration, dans nombre de cas, rien ne distingue une représentation produite en contexte scientifique d'une représentation sociale, si ce n'est le « jargon » qui ne parvient pas d'ailleurs à être assumé et revendiqué comme un langage de spécialité. De ce fait, il a intérêt à circuler socialement comme étant un savoir ayant été produit dans des conditions scientifiques, et doit être marqué comme tel (par les marques d'énonciations, et les modes de textualisation). Nous nous trouvons là à un autre niveau du problème de l'articulation/différenciation entre savoir scientifique et représentations sociales.

19. Cette recherche, effectuée en 1989, portait sur les catalogues informatisés de la Bibliothèque Publique d'Information (BPI) du centre Georges Pompidou.

20. Il s'agit du programme « Lire, écrire, récrire » piloté par Emmanuel Souchier (chef de projet), Yves Jeanneret et Joëlle Le Marec en réponse à l'appel d'offre de la Bibliothèque Publique d'Information et de la Direction du Livre et de la Lecture « *Écrans et réseaux, vers une transformation des rapports à l'écrit ?* ». Ce travail est en cours d'édition aux éditions du Centre Georges Pompidou.

21. Jeanneret Y., (2001), « Informatique literacy : manifestations, captations et déceptions dans le texte informatisé », in : *Spirales*, 28, pp. 11-32 ; Geertz C., (1986), « Genres flous : la refiguration de la pensée sociale », in : Geertz C., (1986), *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*, Paris, P.U.F., trad. française, pp. 27-48.

22. Glaser B. G. et Strauss A. L., (1967), *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research*, Hawthorne, Aldine de Gruyter. Le chapitre II a été traduit par J.-L. Fabiani dans *Enquête*, n° 1, pp. 183-195.

23. L'observation, celle mal nommée, intègre en effet quantité de situations d'implications et de communications.

RÉSUMÉS

En sciences de la communication, les pratiques de communication sont à la fois le dedans et le dehors de la pratique scientifique. Elles en sont le dedans à double titre : elles sont constituées en objet et constituent des techniques permettant d'étudier ces objets. Elles en sont le dehors car elles remplissent le quotidien de la circulation des savoirs sociaux sans aucun besoin ni souci de la référence à la scientificité. Il n'y a là rien de nouveau par rapport à toutes les autres disciplines. Mais il y a en sciences de la communication une radicalisation de ce dilemme : c'est au jour le jour que la communication y est à la fois objet, méthode et toile de fond ordinaire. Dès lors, il est impossible d'espérer y résoudre les contradictions liées au rapport au terrain par l'amélioration d'une « simple » conscience réflexive accrue du chercheur et l'accroissement de l'expertise méthodologique. C'est par l'analyse des situations de communications vécues au quotidien dans la pratique de recherche qu'il est possible selon nous, d'accroître le champ de ce qui est discutable dans le champ de la méthodologie. Cette approche du « terrain » au sens élargi nous a amenée à définir la notion de composites pour désigner le mode de conceptualisation particulier des phénomènes complexes et hétérogènes qui en émergent.

Communication lies both outside and inside of any scientific practice. It is outside because it is part of the everyday world in which the scientist evolves, and it is inside because it becomes a technical instrument for inquiry. Although this contradiction is shared by all social sciences, it is perhaps deeper in the field of communication sciences because it is quite impossible to forget that communication is at once object, method, and daily background. Instead of fighting against supposed shifts and errors in methodology, we can take advantage of this paradoxical situation to better analyze the situations of communication in which we are involved. Such an approach to the field, in a wider sense led me to propose the notion of composites in order to describe the particular mode of conceptualization of the complex and heterogeneous phenomena that result.

INDEX

Keywords : scientific communication, research, field, social science, scientific practice, social representation, use, interpretation, public

Mots-clés : communication scientifique, recherche, terrain, sciences humaines, pratique scientifique, représentation sociale, usage, interprétation, public

AUTEUR

JOËLLE LE MAREC

Joëlle Le Marec est Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication, responsable de l'équipe Communication Culture et Société, École Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines, Lyon. Ses recherches portent sur une approche communicationnelle des

pratiques, usages, et des phénomènes de circulation des savoirs dans le champ culturel et académique (bibliothèques, musées, université).